

Sur le bout de ma chaise

Carole Fréchette

La critique théâtrale dans tous ses états
Numéro 40, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, C. (1986). Sur le bout de ma chaise. *Jeu*, (40), 15–15.



«Au théâtre je sens le besoin de me redresser.» Carole Fréchette.
Photo: Pierre Lavoie.

sur le bout de ma chaise

Je crois que je ne suis pas une *vraie* critique. Mais allez donc savoir... J'ai fait trois ans à l'École nationale de théâtre avec la conviction profonde et secrète que je n'étais pas une *vraie* comédienne. (Trop intellectuelle, trop cérébrale.) Puis, j'ai fait six ans de militantisme féministe avec la conviction profonde et pas secrète du tout que je n'étais pas une *vraie* «politique». (Beaucoup trop sensible.) Depuis dix ans, je travaille dans une université — avec la conviction profonde et envahissante et manifeste que je ne suis pas une *vraie* universitaire, ni une *vraie* administratrice. (Trop émotive, trop idéaliste.) Alors, quand je dis que je ne suis pas une *vraie* critique, il ne faut pas s'alarmer. C'est chronique.

Voyons les choses plus simplement. J'écris dans une revue de théâtre depuis presque deux ans, donc je suis critique. Facile. Mais pourtant... il me semble que je n'ai pas assez lu, pas assez vu. Et puis, je ne manie pas très bien tous les concepts (le réel médiatisé, la mise en abyme et tout), et je ne distingue pas encore parfaitement le moderne du postmoderne... Vous m'objecterez qu'il y a des *vrais* critiques (avec des *vrais* postes et des *vrais* salaires) qui ne s'en font pas pour si peu. Ils courent les premières et pondent quelques paragraphes bien sentis avec, pour seul instrument, leur «gros bon sens».

D'accord. Mais au moins, ceux-là restent bien sagement du côté des observateurs et n'ont aucune velléité de monter sur scène. Moi, j'écris sur le théâtre et je fais du théâtre (j'en écris, pour être plus exacte). Quand j'assiste à un spectacle, il y a toujours, en sourdine, bien cachée derrière mes considérations théoriques, la question fatale: «Est-ce que je pourrais faire mieux?» ou «est-ce que je pourrais faire aussi bien?» ou encore, ce qui est pis que tout: «Suis-je aussi nulle sans m'en rendre compte?» Cela ne m'empêche pas d'observer, d'analyser, de comprendre, mais cela crée, disons, une dynamique différente, cela teinte le regard... Suis-je une *vraie* critique?

Et puis, il y a autre chose. Les critiques aiment le théâtre, c'est bien connu. (S'ils le maltraitent, c'est par amour...) Moi, je l'aime rarement. Je le trouve souvent bien fait, honnête, habile, agréable à l'oeil, mais cela ne me suffit pas. C'est fou ce que j'attends du théâtre: l'illumination, la révélation, l'extase, le feu. Alors qu'au cinéma je peux me caler dans mon fauteuil et laisser couler sur moi le flot d'images, au théâtre je sens le besoin de me redresser. Assise sur le bout de ma chaise, prête à bondir, j'attends «la chose».

Cela peut être un regard, un geste, un tremblement dans la voix; cela peut durer quelques minutes ou toute une représentation. C'est un moment de vie, quelque chose qui arrive *vraiment* devant moi et qui ne ressemble pas au théâtre qu'on apprend à l'école, et qui n'est ni pompeux, ni prétentieux, ni facile, ni complaisant. Surtout pas complaisant. C'est rarissime, mais cela vaut toutes les attentes et toutes les soirées plates. J'aime rarement le théâtre, mais quand «la chose» apparaît, je l'aime avec passion!

C'est peut-être pour cela que je fais de la critique, pour guetter ces moments de vie, pour être au premier rang quand ils surviennent. Je veux les traquer, les encercler, les décortiquer pour percer leur secret. Dès qu'il y a apparence de vie, dès que l'ombre de «la chose» glisse sur la scène, j'écarquille les yeux, je cherche les mots, j'essaie de comprendre. Évidemment, bon nombre de spectacles ne me tiennent pas longtemps sur le bout de ma chaise. De ceux-là, je n'ai pas grand-chose à dire. Suis-je une *vraie* critique?

carole fréchette*

* Née à Montréal en 1949, Carole Fréchette a obtenu, après un baccalauréat ès arts, un diplôme en interprétation de l'École nationale de théâtre en 1973. Membre du collectif du Théâtre des Cuisines de 1974 à 1981, elle a participé activement à la création de *Moman travaille pas, a trop d'ouvrage* et de *As-tu vu? Les maisons s'emportent!* Responsable du secteur théâtre au Service d'animation culturelle de l'Université de Montréal depuis 1980, elle est l'initiatrice, entre autres, du premier Festival québécois de théâtre universitaire qui a eu lieu en mars 1985. Elle s'est jointe au comité de rédaction de *Jeu en décembre* 1984. Elle termine une maîtrise en art dramatique à l'Université du Québec à Montréal et elle est l'auteur d'un texte dramatique intitulé *Baby Blues*. N.d.l.r.